

Paysage illusoire, réalité utopique

MANIPULATIONS

Nous serons-nous jamais rencontrés? de Rainer Eisch et *Deux dimensions et demie* de Perrine Lievens, Fonderie Darling, 745, rue Ottawa, jusqu'au 26 août.

JÉRÔME DELGADO

Entre le paysage désertique de l'artiste suisse Rainer Eisch et le balcon lumineux de sa consœur française Perrine Lievens, il n'y a, a priori, aucun lien. Pas raison non plus d'en voir un, chacun a droit à un solo bien distinct à la Fonderie Darling. Le premier, porté par le commentaire critique des progrès technologiques, nous plonge dans un univers dénué de présence humaine. La seconde, animé du regard onirique de la réalité, évoque l'urbanité d'un clin d'œil amusé.

Pourtant, cette double programmation estivale a une belle cohérence. Qui tient essentiellement en deux points: le recours à des dispositifs désuets, à des as-

tuces techniques, disons, «fait maison», et à une occupation toute simple de l'espace. En gros, *Nous serons-nous jamais rencontrés?*, première présence nord-américaine pour Eisch, et *Deux dimensions et demie*, conclusion de la résidence de Lievens à la Fonderie, sont la belle surprise de l'été. Et font la preuve que programmation estivale n'a pas à rimer avec plein air ou légèreté.

Avec ses hauts plafonds et ses vastes espaces, dégagés de tout mobilier (ou presque), la Fonderie Darling appelle à la démesure. De grosses expos, des œuvres monumentales, des propositions à n'en plus finir... Pourtant, non, la gestion de l'endroit que font Quartier éphémère et sa fondatrice, Caroline Andrieux, ne tient pas à ce seul réflexe facile.

Bien sûr, les manifestations à caractère «démesuré» n'ont pas été exclues de facto. Seulement, souvent, les meilleures expos, les plus surprenantes, les plus audacieuses, sont celles qui relèvent de la retenue. Les interventions minimalistes occupent parfois

bien mieux ce lieu chargé d'histoire, de briques et de lumière.

C'est notamment le cas de ce programme estival inauguré il y a une semaine à peine. Vous direz, en découvrant l'installation vidéo de Rainer Eisch, seule œuvre de son expo, que, côté modération, vous avez déjà vu mieux. Il est vrai, le mur de projection fait 25 mètres, une distance que parcourt aussi le projecteur, sur un petit chariot automatisé. Sauf qu'en faisant appel à un savoir-faire ancestral (film 16 mm, vieux logiciel 3D...), l'artiste semble davantage préoccupé par de petits détails que par le spectaculaire de l'ensemble.

L'œuvre plonge d'ailleurs la salle dans la pénombre, l'image dévoilée progressivement ne couvrant qu'une infime partie de l'immense écran. Eisch mêle les techniques, du rail évoquant le travelling cinématographique au paysage pixellisé, totalement virtuel, et fabrique une image totalement fausse, non seulement fictive, mais aussi irréalisable. Personne n'use de cette technique.

Cet artifice, complété par le paysage représenté (on dirait Mars), lui sert à rappeler à quel point le progrès de la technologie, dans sa soif de recréer et de réinventer le monde, s'éloigne paradoxalement de l'humain.

La manière de faire de Perrine Lievens tient aussi de la manipulation. Manipulation des matières et de notre regard. Son balcon intitulé *Avec vue*, fait uniquement de néons solidement rassemblés par de petites attaches en plastique, est une belle illusion. Balcon, qui ne sort de nulle part, sinon d'un mur. Aussi, ses *Cercles de fleuve*, l'œuvre créée à Montréal, ne sont pas des vidéos individuelles installées au sol. La petite astuce, aussi simple que celle de camoufler le projecteur derrière un papier troué, reste une brillante idée.

Mais c'est dans l'occupation de l'espace que cette jeune artiste (née en 1981) s'avère fort rusée. Une colonne, *Courant d'air*, et un égout, *Miscible*, aussi blancs que les murs, sont de discrètes interventions qui transforment pourtant passablement la petite salle qui les accueille.

Comme dans le cas du balcon, ou d'une œuvre antérieure où l'artiste utilisait du sucre en guise de nuage, Lievens joue sur les apparences en créant des associations forme-matière inusitées. Du coup, son travail, ancré résolument dans la réalité, dans des objets du quotidien, banals et reconnaissables, est une véritable ode à l'imaginaire.

Collaborateur du Devoir